

# *Deux notes autobiographiques de Romain Rolland*<sup>1</sup>

Présentées et commentées  
par Bernard Duchatelet

Dans un des appendices du *Voyage intérieur*, daté de 1926, on peut lire cette note classée sous la rubrique « Peint par soi-même » : « Connaissance de soi. Mes ressources. [...] Formation intellectuelle et vitale. Lectures et expériences. [...] Retracer régulièrement l'histoire, non plus intérieure, mais extérieure de ma vie<sup>2</sup>. » Au vrai, Rolland n'a pas attendu ce moment pour porter sur sa propre vie un regard rétrospectif, en marquer les jalons et tenter de voir clair en soi-même. Depuis son premier séjour à Rome, il s'analyse sans cesse et observe sa propre évolution, comme en témoigne plus d'une lettre adressée à sa mère et à Malwida von Meysenbug. Il aime faire le point, comme dans les deux documents ici présentés, dont Marie Romain Rolland m'avait fourni une photocopie au temps où

je travaillais chez elle, à Paris, au 89, boulevard Montparnasse. On peut penser qu'il s'agit là de premiers documents autobiographiques où Rolland « retrace » sa vie, aussi bien extérieure qu'intérieure. Ils sont doublement intéressants, surtout le premier, tant par certains manques que par des indications relatives à des événements sur lesquels l'autobiographe restera fort discret, voire même silencieux, et par leur ton très différent.

## **Premier document**

Il est constitué d'une feuille, de format 21,7 cm x 18,5 cm, pliée en deux, formant deux feuillets écrits recto-verso. Dans la présentation qui en est faite sont respectées la disposition du texte, les majuscules et la ponctuation.

*\*Diverses périodes de ma vie*

*Né 29 janvier 1866*

*J'étudie au collège de Clamecy de fin 1872 à 1880*

*Principaux événements ayant fait impression sur mon enfance :*

*la mort d'une petite sœur en 1871 et le chagrin de ma mère  
certains dissentiments domestiques*

*La grand-mère qui venait en voiture, et qu'on allait voir à son village  
de Brèves.*

*De rares courses à pied de Clamecy à Brèves.*

*Montboulon. La campagne. Les vendanges. La houle des sapins.*

*– Le canal. La place des Barrières.*

*(Voir Antoinette)*

*Le collège. Brutalités. Émulation maladive, surexcitée par les  
parents*

*Les de Montille*

*Le professeur Mongin*

1. L'article contient divers textes inédits ; ils sont précédés d'un astérisque. © Bibliothèque nationale de France et Chancellerie des universités de Paris.

2. *Le Voyage intérieur. Songe d'une vie*, édition augmentée, Paris, Albin Michel, 1959, p. 334.

Lycée St Louis 1880-2  
Louis-Le-Grand fin 1882-6  
École Normale 1886-9

*Études ardentes et inquiètes. Examens.*

*Crise religieuse et vitale.*

*Spinoza. Shakespeare.*

*Concerts.*

*L'âme bue par la musique, les pensées troubles et poétiques. Néant. Éclairs de révélation panthéiste. Soucis perpétuels d'avenir. Échecs. Laideur de la vie immédiate, des camarades, des tâches.*

*Après le court essai des sciences, bienfait des lettres reposantes et nobles. (Je sens maintenant, à distance, l'apaisement spécial des lettres antiques).*

*Révélation de la Nature (par la Suisse). La terrasse de Ferney.*

*2 pivots de la vie : les concerts du Dimanche et les montagnes des vacances. Je ne vivais que pour cela.*

*L'École Normale. Impression de sécurité, de vie sauvée. (Ce qui était exact). – Analyse et psychologie à outrance. L'ami et les ennemis. Suarès. – Puis, de nouveaux soucis d'examens. Mais une large vie de l'esprit, curieuse, diverse, féconde et inquiète. –*

*Les projets d'une vaste histoire psychologique du XVI<sup>e</sup> S. La 1<sup>ère</sup> idée d'un roman d'artistes (mais d'artistes ratés). Monod<sup>3</sup>. Brunetière<sup>4</sup>. Guiraud<sup>5</sup>.*

Rome 1889-91

*La lumière de ma vie.*

*La liberté, pour la 1<sup>ère</sup> fois. (Crise du départ)*

*Et le contact direct avec la vie belle et puissante sous la lumière sereine.*

*Sofia. Le premier amour torturant et doux.*

*Malwida von Meysenbug, et le souffle de paix héroïque qui venait des grands morts de 1848 : Mazzini, Herzen, Wagner, Nietzsche, Liszt*

*Les journées, les journées dans la Campagne, ou à travers l'Italie. – Les soirs dans la maison de la via Polveriera. Musique, silences. – Sirius flamboyant au dessus du Colisée.*

*Les brouillards du Nord arrachés. La vue élargie. – La sève créatrice. Orsino. Empédocle. Les Baglioni*

1891 *L'hiver chez les Scythes.*

*Incertitude de la vie, près de se tromper de route. (Le projet de me faire nommer en Corse).*

*La main de la Fortune. – Le destin impérieux, qui rapprocha Clotilde et moi. Folie, peut-être ? et folie dont je souffris cruellement, plus tard ; mais folie plus sage que la sagesse.*

*Le doux, le déchirant, l'enivrant, l'inquiétant amour.*

*Le séjour à Pornic.*

31 oct. 1892 *Mon mariage*

*L'année du voyage en Italie. Sensualité, tendresse, poésie, éclairs sur les abîmes !*

1893-1901 *Années de vie commune. – 2 périodes (rechercher les dates). La 1<sup>ère</sup> où l'amour ne cesse de croître : car, au contraire de ce qui se voit à l'ordinaire, son faite a été 2 ou 3 ans après le mariage ; la fusion des âmes semblant alors parfaite. – Et puis ? – La satiété ? L'inquiétude ? L'absence d'enfants ? Le manque de succès ? (Longue attente et échec du St-Louis. Im-*

3. Gabriel Monod (1844-1912), professeur d'histoire, un des maîtres de Rolland à l'École normale supérieure ; il lui fit connaître Malwida von Meysenbug.

4. Ferdinand Brunetière (1849-1906), professeur de littérature française à l'École normale supérieure.

5. Paul Guiraud (1850-1907), professeur d'histoire ancienne à l'École normale supérieure.

*possibilité d'éditer le Siège de Mantoue. Hostilité ironique du milieu) Bientôt l'incompréhension des pensées. Bientôt l'éloignement des cœurs et des corps ; et même l'hostilité sourde ; une souffrance perpétuelle.*

*Deux ou trois circonstances extérieures y ont aidé : avant tout, mon hostilité pour Léon Blum, dont la femme par vengeance détachait de moi ma femme ; – l'héritage qui doubla la fortune de ma femme, – l'Affaire Dreyfus.*

*Théâtre. – 10 ou 12 pièces écrites. 5 jouées.*

*Période de souffrance vigoureuse, d'observation robuste, et de pensée pessimiste et héroïque. (1<sup>ères</sup> esquisses de Jean-Christophe)*

De quand date ce premier document ? Si l'on s'en tient à la dernière période évoquée, il semble logique de le dater de la fin de 1901. La parenthèse : « Voir *Antoinette* » pourrait faire penser au moment de la publication de cet épisode de *Jean-Christophe*, mais, tout autant, à la période où le romancier a commencé à y songer sérieusement. Ce qui paraît plus vraisemblable. Voici quelques indices.

Le 18 avril 1901 Rolland confiait à Malwida von Meysenbug : « Je vais maintenant pouvoir me recueillir et écrire non plus des drames qui me sont étrangers, mais des œuvres plus intimes, plus profondes, et de pure invention<sup>6</sup>. » Un peu plus tard, le 20 septembre 1901, il écrivait à Sofia :

*J'ai mené une étrange vie de solitude et de rêve, depuis mon enfance. Je me propose de raconter cela dans un des personnages de mon « Beethoven ». Je vivais dans une morne petite ville du Nivernais, non sans un charme triste, au bord d'un canal silencieux. Je n'avais aucun camarade. Je fabriquais déjà des rêves, qui avaient naturellement mon âge. J'étais souffrant ; je me sentais constamment – jusqu'à 11 ou 12 ans – comme suspendu par un fil au-dessus de la mort ; et je n'ai jamais perdu tout à fait ce sentiment ; mais au lieu qu'il m'était redoutable autrefois, maintenant ce m'est presque un repos et un soulagement<sup>7</sup>.*

Il est bien clair que, dès lors, Rolland veut intégrer dans son roman ses souvenirs personnels d'enfance. Le personnage dont il est question est, évidemment, celui dont *Antoinette* racontera l'histoire. Et c'est d'ailleurs en cette fin d'année 1901 que, reprenant une rapide ébauche précédente, le romancier élabore un projet plus développé, daté du 5 décembre 1901 : « L'enfance de R. (Étienne) », le futur Olivier. Ce texte contient beaucoup d'éléments autobiographiques. Par plusieurs traits Étienne fait

penser à Rolland enfant : c'est un « petit garçon [...] un peu maladif, et solitaire de tempérament », il ne fait « que rêver », il a un « caractère faible et nerveux qui s'abat sans cesse », une « santé délicate » qui donne « bien des inquiétudes avec ses maladies ». D'autre part plusieurs événements rappellent ceux de la jeunesse de Rolland : le départ de la province, « l'atmosphère empoisonnée de Paris », les examens, l'École Normale, le voyage à Rome<sup>8</sup>.

Comment ne pas penser que Rolland a justement rédigé en 1901 ce premier document qui résume sa vie jusqu'à cette date ?

Cette première note se présente comme un *curriculum vitae*, marquant avec précision les dates : naissance, études au collège, différents lycées fréquentés, École Normale, Rome, retour à Paris, mariage, voyage en Italie, années de vie commune. Mais Rolland enrichit cette énumération assez sèche de remarques complémentaires, soulignant les « principaux événements ayant fait impression sur [s]on enfance », ou précisant son état d'esprit à certains moments. Il marque ainsi nettement deux plans, qu'il évoquera plus tard dans une très intéressante lettre (6-VII-1927) à Mlle Curtius, désireuse de visiter Paris. S'il lui indique quelques lieux de pèlerinage, parmi lesquels le « 31 rue Monge, en haut de la maison, un des logements où fut Antoinette couvant son poussin fraternel », il se hâte d'ajouter :

*Ceci est, en partie du rêve, puisque je ne me suis jamais trouvé matériellement, dans la situation d'Olivier, et que je n'avais point de sœur aînée. [...] Il faut bien se garder de voir dans ce que j'écris des mémoires autobiographiques. Mais je mêle inconsciemment des éléments de vie au rêve du récit que file la pensée. Et ce qui est le plus exact, c'est la vie intérieure, ce ne sont pas les événements<sup>9</sup>.*

6. *Choix de lettres à Malwida von Meysenbug*. « Cahiers Romain Rolland », n°1, Paris, Albin Michel, 1948, p. 299.

7. *Chère Sofia*. Choix de lettres de Romain Rolland à Sofia Bertolini Guerrieri-Gonzaga (1901-1908). « Cahiers Romain Rolland », n°10, Paris, Albin Michel, 1959, p. 25-26.

8. Voir le texte de « L'enfance de R. (Étienne) » dans : Romain Rolland, *Antoinette et Olivier*. Notes préparatoires pour *Antoinette*, texte établi et présenté par Bernard Duchatelet, *Études rollandiennes* n° 17.2 (février 2007), Brèves, Association Romain Rolland, p. 42-45. On le trouve aussi dans : *Romain Rolland de Jean-Christophe à Colas Breugnot*, Nevers, Société académique du Nivernais, 2005, p. 45-46.

9. Texte cité dans : Bernard Duchatelet, Un épisode de Jean-Christophe de Romain Rolland *Antoinette, Étude de genèse et de création littéraire*, « Études rollandiennes », n° 17.1, éditions des Cahiers de Brèves, p. 79-80.

Rolland souligne bien que « *ce qui est le plus exact, c'est la vie intérieure*, ce ne sont pas les événements ». Ce qu'il dit de ses personnages vaut aussi bien pour lui.

L'on ne s'étonne pas de trouver dans cette première note des indications que Rolland reprendra plus tard, déjà dans *Jean-Christophe*, et plus nettement dans ses œuvres autobiographiques, tel le deuil de sa mère. Inutile de les signaler ici. Il est plus intéressant de relever celles sur lesquelles il préférera garder le silence ou quelques manques. Prenons-les par périodes.

À propos de son enfance une allusion est faite à « certains dissentiments domestiques », sur lesquels Rolland restera toujours très discret. Sans les cacher, il les évoquera *mezzo voce* dans *Le Voyage intérieur*, mais il s'empressera, habilement, de détourner l'attention du lecteur en parlant de son père, puis de sa mère<sup>10</sup>. Seule la correspondance avec sa sœur dévoile parfois le fossé qui sépare les parents : \*« je ne crois guère possible pour eux deux la vie en tête à tête », lui confiait-il le 8 mai 1901.

On ne trouve aucune allusion aux cloches de Saint-Martin, dont il sera cependant si souvent question par la suite. Par contre, Rolland s'attarde sur Montboulon et « la houle des sapins », dont il ne parlera que très peu. Il y reviendra, toutefois, dans deux notes de 1926, l'une de janvier : « Sensations d'enfance. Le bruit des sapins et des cyprès<sup>11</sup> », l'autre de juillet, quand il rectifiera une impression dans ses souvenirs : « Si profonde qu'ait été en mon âme d'enfant la vibration des cloches, – ce n'est pas elle qui fut la vibration initiale », mais « le lent soupir du vent dans les cimes des sapins », « murmure océanique » ; Rolland rappelle la maison de campagne près d'Auxerre et les « deux ou trois sapins, qu'[il] entendai[t] gémir, la nuit, près de [s]a fenêtre<sup>12</sup> ». Cette « houle des sapins » du « délicieux Montboulon », Rolland l'évoquera encore dans ses « Souvenirs de jeunesse<sup>13</sup> ».

Il est étonnant de voir que Rolland garde le silence sur « le premier ennemi et le plus dur combat de [s]a vie, – la santé », qu'il n'oubliera pas de rappeler plus tard : « Depuis la petite enfance, j'ai été marqué par la maladie<sup>14</sup>. » Pourquoi n'en parle-t-il pas ? Peut-être parce qu'en cette fin de 1901, si l'on

se reporte à certaines lettres d'alors<sup>15</sup>, Rolland, malgré sa santé, se sent l'esprit clair et passe par une « crise de joie » qui lui fait oublier ce handicap. Une note de 1926, prise pour *Le Voyage intérieur*, résume finalement bien la situation :

*J'ai le corps lâche, et l'esprit intrépide. À mesure que celui-ci a grandi, il a rempli la maison, et il en est le maître. C'est au corps d'en sortir. Il couche dans la niche à chien ; et il reçoit les coups. Il ne les aime pas. Mais l'esprit n'en a cure ; il ne le ménage point. Que la carcasse tremble, qu'elle ait froid, qu'elle ait peur, elle doit marcher, elle marche. L'esprit a décidé. Une fois qu'il a choisi son but et son chemin, rien ne le ferait reculer<sup>16</sup>.*

Alors inutile de parler de la « carcasse » !

L'allusion aux « de Montille » mérite explication. Rolland rappelle ici son premier et grand amour d'enfant, pour une de ses voisines. Venues de l'île Maurice, elles étaient deux, Marguerite et Sélina de Montille. Laquelle aimait-il ? Il hésita, puis il choisit Sélina, qu'il appelait Nina. On retrouve quelques allusions discrètes mais claires dans *Le Cloître de la rue d'Ulm* (« Sélina, mon premier amour », « Sélina<sup>17</sup> ») et dans les *Mémoires* qui rappellent « ce conte de fées des demoiselles de l'Île de France, (Maurice), – et, avec elles, gauche, muet, émerveillé, entra le premier amour... Oui, mais pour laquelle ? Je ne parvenais pas à décider. Et qu'est-ce, au juste, que je souhaitais d'elles<sup>18</sup> ?... » Quand il apprit la mort de Sélina, en 1939, il écrivit à Marguerite : « Votre lettre me cause une grande douleur. C'est toute notre enfance (notre adolescence) ensemble qui resurgit. Nos vieilles maisons sur les deux bords du canal. Notre affectueuse amitié, où la chère Nina tenait une grande place dans ma pensée. Ces souvenirs étaient bien forts. Toute une vie ne les a pas effacés<sup>19</sup>. » Rolland se souvenait d'elle lorsqu'en 1888 il écrivit une nouvelle, « Amours d'enfants<sup>20</sup> ».

Du professeur Mongin Rolland rappellera plus tard le souvenir, discrètement aussi, mais le nommant explicitement, lorsqu'il évoquera « le jeune professeur indulgent » qui, complice, « feignait de [l]e croire absorbé dans l'*Építome* » et le laissait grif-

10. Évoquant la vie de son père transplanté à Paris, Rolland se contentera d'une allusion : « Cette vie difficile a-t-elle été compensée par l'intimité familiale ? Même pas. Il était de nature trop différente de ma mère. » (*Le Voyage intérieur*, op. cit., p. 51.)

11. *Ibid.*, p. 333.

12. *Ibid.*, p. 342.

13. *Mémoires et fragments du journal*, Paris, Albin Michel, 1946, p. 19.

14. *Le Voyage intérieur*, op. cit., p. 344.

15. Le 7 novembre 1901 il écrivait à Malwida von Meysenbug : \*« Mais je suis bien fâché contre moi-même ; car le moral est redevenu tout à fait fort et calme ; et je ne puis souffrir que mon corps n'obéisse pas à ma volonté. » Et le 11 novembre : \*« J'ai toujours le cœur malade ; cependant un peu moins : je compte sur mon esprit pour guérir mon corps. » Et le 9 décembre : \*« Mais si mon corps est atteint, mon esprit n'a rien de malade. »

16. *Le Voyage intérieur*, op. cit., p. 332.

17. *Le Cloître de la rue d'Ulm : Journal de Romain Rolland à l'École Normale (1886-1889)*. « Cahiers Romain Rolland », n°4, Paris, Albin Michel, 1952, p. 5 et 239.

18. *Mémoires*, op. cit., p. 20.

19. Texte cité dans : Bernard Duchatelet, *La genèse de Jean-Christophe de Romain Rolland*, Paris, Minard, 1978, p. 69, n. 9.

20. Voir *ibid.*, p. 67-69.

fonner quelque récit dans un cahier mal dissimulé derrière son dictionnaire latin-français : « Je ne l'oublierai point. Je garderai son nom. Il s'appelait Mongin, ce jeune frère aîné<sup>21</sup>. »

De la période des études à Paris tout est bien connu, repris dans les œuvres autobiographiques, à part une indication : « La 1<sup>ère</sup> idée d'un roman d'artistes (mais d'artistes ratés). » Ni les *Mémoires*, ni *Le Cloître de la rue d'Ulm* ne mentionnent ce projet, qu'il est difficile d'identifier clairement. S'agit-il d'« Artiste et pauvre », de 1887, ou d'« Artistes », de septembre 1888, dont on trouve les textes dans les notes préparatoires pour *Jean-Christophe*<sup>22</sup> ? Difficile de le dire !

De même il n'est rien que de connu concernant la période romaine.

Mais concernant « L'hiver chez les Scythes », la vie à Paris, notons d'abord que les remarques qui suivent cette indication se rapportent à l'année 1892. Les allusions à la Corse et à Pornic renvoient à cette année, celle des fiançailles et du mariage avec Clotilde Bréal. Pendant que se développe cette passion, il fallait penser à l'avenir. Rolland y songea ; refusé en novembre 1891 à un poste qu'il souhaitait obtenir aux Estampes, il était prêt à accepter un poste en Corse ou dans le Midi, où il pourrait retrouver le soleil. Manifestement, il ne gardera pas de cette idée un bon souvenir.

Tout autre est le rappel de Pornic, allusion au mois de septembre 1892 passé chez les Bréal<sup>23</sup>. Bien que la perspective d'un simple mariage civil, avec une juive de surcroît, ne lui plût guère, la mère de Rolland avait finalement accepté que son fils épousât Clotilde. Les fiançailles eurent lieu le 8 août. Après une dizaine de jours de vacances avec ses parents, Rolland a rejoint les Bréal à Pornic, le 25 août. Il passe avec eux le mois de septembre. Apaisé, il vit un mois de bonheur. En témoignent quelques lettres alors adressées à Malwida von Meysenbug ; celle du 21 septembre évoque ainsi \*« ce cher petit nid de notre amour, ce gentil port où nos deux vies se sont réfugiées après bien des tristesses, ce Pornic bien-aimé avec qui nous sentons bien des attaches à présent ». En témoigne surtout ce qu'on peut lire dans le petit « Cahier bleu », véritable journal de cette période (11 avril 1892 – 6 avril 1893). On y lit, à la date du 22 septembre 1892 : \*« Chaque jour, je me sens plus calme et plus fort. Elle [Clotilde] achèvera de me donner cette paix, dont j'ai besoin, pour accomplir mon œuvre. – J'ai triomphé déjà des troubles de mon esprit. Les dernières fièvres de mon cœur se dissipent. La nature pourra librement se refléter dans ma sérénité. » Et au moment du retour à Paris : \*«

Hélas ! fini, Pornic. – En avant donc, plus loin ! – Mon amour, notre amour n'a rien à redouter du temps. L'épreuve de nos âmes les attache l'un à l'autre par des liens invincibles. »

Intéressants sont aussi le regard que Rolland porte sur ses « années de vie commune » et les questions qu'il se pose sur l'échec de son mariage après les deux ou trois premières années heureuses : « Et puis ? – La satiété ? L'inquiétude ? L'absence d'enfants ? Le manque de succès ? »

Diverses lettres de 1901 permettent de penser que ces interrogations datent de la période qui suit le divorce et renforcent l'idée que ce document a été rédigé à ce moment. Rolland n'écrit-il pas à Suarès le 3 décembre : \*« Après un an, – je ne suis pas encore arrivé, – je ne dis pas à supporter, – mais à comprendre une trahison aussi gratuite. » À sa mère, le 20 avril, il parlait des « abominables influences [qui] ont transformé complètement » la nature de Clotilde : \*« j'en veux à sa race, à son éducation, et à son entourage ». Dans une lettre à Gillet, le 21 mai, il déplorait \*« la faillite d'un effort qui fut sincère pour s'élever vers le bien ». C'est bien pour Rolland le moment des interrogations.

L'une d'entre elles, « l'absence d'enfants », pourrait soulever une question : quelle en fut la raison ? Impossible d'y répondre ! Mais notons que, plus tard, en 1926, Rolland reviendra sur l'importance de l'enfant : « Combattre le néant, c'est créer et procréer, multiplier de soi les forces qui nient le néant, – les œuvres et les enfants. / Si j'avais à recommencer la vie, je reconnaîtrais certaines de mes fautes (ou de mes infortunes) : je la bâtirais sur la famille, autant que sur la création de pensée<sup>24</sup>. » Faute ou infortune, qu'en déduire, si ce n'est un regret, au moins fugitif, de n'avoir pu fonder une famille ?

Sur les circonstances extérieures évoquées, il en est une dont il ne parlera guère : « l'héritage qui doubla la fortune de [s]a femme » ; on en trouvera un écho dans *Les Amies*, dans l'épisode du mariage d'Olivier et Jacqueline. Les deux autres sont connues, mais Rolland n'évoquera jamais dans ses œuvres autobiographiques « [s]on hostilité pour Léon Blum, dont la femme par vengeance détachait de [lui s]a femme ». L'on en trouve, cependant, maints témoignages dans le journal inédit et parfois dans la correspondance. Rappelons que Léon Blum avait épousé en février 1896 Lise Bloch, cousine et amie intime de Clotilde. Rolland vit sa femme changer sous son influence, qu'il estimait corruptrice : \*« Son idéalisme ne tarda pas à fléchir, et elle se laissa reprendre par la molle contagion de ses amitiés parisiennes. La pire de ces influences fut celle d'une

21. *Le Voyage intérieur*, op. cit., p. 123.

22. Sur ces projets on peut se reporter à : Bernard Duchatelet, *La genèse... op. cit.*, p. 50-51 et 56-67.

23. Lors de l'exposition en 1966 aux Archives de France étaient présentées deux photographies de Romain Rolland avec Clotilde Bréal prises « à Pornic lors de leurs fiançailles. Été 1892 » (voir catalogue *Romain Rolland. Sa vie, son œuvre*, n°89. L'une d'entre elles est reprise dans le petit album photographique inclus dans *Europe*, n° 439-440 (novembre-décembre 1965.)

24. *Le Voyage intérieur*, op. cit., p. 335.

jeune cousine, son amie d'enfance, Lise Bloch, mariée il y a peu d'années à un littérateur de la *Revue Blanche*, Léon Blum<sup>25</sup> », pour qui Rolland n'éprouva jamais qu'antipathie, jusqu'à la réconciliation en 1936. Pour illustrer cette longue hostilité et cette virulence relevons cette note ajoutée en 1924 à un passage du Journal de 1897 racontant un « nouvel épisode de la brouille avec Léon Blum » :

*\*Il serait trop long – et trop intime– d'expliquer ici tous les motifs de mon antipathie violente pour Léon Blum. Je ne l'eusse pas montrée, avec cette passion, si on n'avait essayé de m'imposer son amitié, voire sa familiarité. Il incarnait pour moi les talents et les vices qui m'étaient le plus odieux chez les Juifs de Paris. Il s'y joignait, pour lui personnellement, une répugnance morale et physique d'instinct, dès la première rencontre, sans que j'aie jamais pu la vaincre. Enfin, je savais trop son danger corrupteur sur ceux qui m'étaient le plus chers. / Encore en 1924, je n'ai point changé de sentiment à son égard.*

Tel est ce document autobiographique, qui

s'achève sur le rappel des années 1893-1901, que l'on sent écrit dans une période d'interrogation inquiète sur soi-même. Tout autre est le second document, dont les indications de lieu et de date sont précisées ; à peine lisibles sur la photocopie, elles ont été réécrites au-dessous par une autre main : « Sierre novembre 1916 ».

Le ton est différent. Reprenant le découpage chronologique précédent qui s'impose, Rolland prend du recul par rapport à son passé, qu'il présente de manière objective dans sa continuité. Ici les événements extérieurs sont rares ; ils se rapportent avant tout à l'activité artistique et littéraire. Dans ce nouveau retour en arrière Rolland s'attache davantage à éclairer la route parcourue, en évoquant sa vie intérieure et en retraçant les grandes lignes de son évolution morale.

### Second document

Il est constitué d'une feuille, de format 27,5 cm x 21 cm, pliée en deux, formant deux feuillets écrits recto-verso. À la différence du premier document, celui-ci n'est pas totalement inédit ; il a été publié en traduction anglaise<sup>26</sup>.

*Sierre, novembre 1916<sup>27</sup>*

*Enfance : En province. (Bourgogne nivernaise)  
mère religieuse, un peu janséniste. père, bon gaulois nivernais.  
grands pères, acharnés noircisseurs de papier. Vieille bibliothèque du grand  
père maternel.*

*Tout de suite, le rêve de création littéraire.  
Instruction très cornélienne*

*À quinze ans, vient à Paris, où la famille s'installe.*

*Le Cornélianisme continué, atteint à son apogée vers 16 ou 17 ans. Mais  
juste à ce moment, Shakespeare apparaît. Conflit très vif, d'où Shakespeare sort  
vainqueur.*

*En même temps, crise morale, intellectuelle, physique. Dégoût de  
l'atmosphère de Paris. Inquiétudes de la vocation (musique refoulée). Hantise  
des idées de mort et de néant. Abus de l'analyse de soi-même.*

*Spinoza. La révélation. – Troubles et lumière, confirmés par la lecture  
des premiers romans russes. (vers 1884 ou 5)*

*Entrée à l'École Normale Sup. 1886 (jusqu'en 1889).*

*Débauche d'intellectualisme fiévreux, d'observation d'intellectuels, et  
d'analyse psychologique. Bains de musique. Goinfrerie d'histoire. Je fais le tour  
de l'univers moral, cherchant parmi les grands aînés, vivants ou morts, des amis  
et des guides. Renan, Tolstoy.*

*Premiers projets de grandes œuvres, à vastes dimensions. Une histoire*

25. Lettre inédite à Malwida von Meysenbug, du 26 février 1901.

26. Romain Rolland-Kalidas Nag correspondance. *The Tower and the Sea*, Edited & French Letters Translated by Chinmoy Guha, Calcutta, Papyrus, 1996, p. 289-292. Ce document qui se trouve dans les Archives Nag est une copie dactylographiée du texte original dont je possède la photocopie.

27. Cette indication est à peine lisible sur la photocopie. Elle a été réécrite au-dessous par une autre main.

psychologique (du XVI<sup>e</sup> siècle français, pour commencer). Une biographie imaginaire d'artiste, de musicien. – Mais sur le tout règne encore le gris du nord, l'abus de l'esprit d'analyse, la minutie psychologique, et la pensée pessimiste.

*Credo quia verum 1888*

---

#### *École de Rome, 1889-91*

*Le soleil de Rome, les grandes lignes de la Campagne et des siècles. Tout est transformé. Paris, le monde présent, est vu de loin et remis à sa place. Tout l'œuvre qui suit, est conçu. Premiers drames italiens. – Vie ardente de rêves, de passion, de voyages – Intimité intellectuelle avec Malwida von Meysenbug, âgée de près de 70 ans, dernière survivante de l'Europe de 48, et de la vieille Allemagne idéaliste, amie des Wagner, Liszt, Nietzsche, Mazzini, Herzen, Ibsen. – (Lire les Mémoires d'une idéaliste.)*

*Mariage en 1892, et retours fréquents en Italie. Travaux d'histoire musicale. Thèses de doctorat (sur la peinture italienne au XVI<sup>e</sup>, et le théâtre musical au XVII<sup>e</sup>) 1895.*

*Période de création dramatique. Chaque année, jusqu'en 1901 ou 2, une ou deux pièces nouvelles, – la plupart inédites, repoussées par les théâtres et les éditeurs.*

*L'esprit du temps était (jusqu'à l'affaire Dreyfus) un dilettantisme anarchique, veule, snob, mystico-nihiliste, matérialiste au fond. Contre lui, je pensai, j'écrivis, et surtout je voulus écrire toute une série de drames célébrant le divin, le héros et la foi, – sous toutes ses formes opposées ; – aussi bien le grand cœur religieux que le grand incroyant et même que le sceptique héroïque (tout est une affaire de taille, et de sacrifice). C'est alors que parurent St-Louis et Aërt, les œuvres les plus lointaines de l'esprit du temps. Seuls, quelques jeunes gens commencèrent à se rallier autour.*

*Vint l'Affaire Dreyfus. J'eus le malheur de voir de trop près ce combat héroïque entre deux puissantes idées, mais servies, de part et d'autre, par une racaille (à part un très petit nombre de nobles figures). Je ne me fis pas d'illusions sur les résultats de la lutte, qui devait, selon les meilleurs (pauvres naïfs !) régénérer le monde. J'écrivis les Loups, puis je me trouvai entraîné par ce sujet dans une série de drames de la Révolution. Et l'Affaire ayant fait naître partout des Universités populaires et l'espoir d'un réveil du peuple, je m'occupai passionnément de la question du Théâtre Populaire.*

*Cependant, Jean-Christophe couvait, durant toute cette période, et j'en écrivais (depuis 1897 ou 8) des fragments, pour mon seul plaisir, et sans songer à ce que je pourrais en faire.*

*Mais l'œuvre principale de cette période, ce sont mes notes, mes Confessions.*

---

*En 1901-2, brusque changement d'orientation. Diverses crises, intime (divorce), morale. Les temps changent. Les espoirs de l'Affaire se sont écroulés. – Concentration en soi. Véritable ermitage de dix ans. Travail solitaire du matin au soir. Jean-Christophe, les Vies des H. illustres. Comme métier, l'histoire musicale. Comme unique débouché, les Cahiers de la quinzaine. Mes adieux au théâtre et à l'activité sociale, avec le Temps viendra.*

*Dans ma pensée, Jean-Christophe devait être mon testament. (1903-1912)*

---

*Mais il se trouva que ce testament éveillait partout des vies découragées ou assoupies. (Très extraordinaire diffusion des Cahiers de la quinzaine. Jean-Christophe, lu, compris et aimé en Angleterre (comptes-rendus du Times, etc.) avant qu'aucun Français n'en ait parlé. Id. en Suisse<sup>28</sup>, et dans la France d'outre-mer. Petite famille spirituelle qui peu à peu se groupe, et de province remonte lentement à Paris.*

---

28. Rolland pense à l'article de Mary Robinson (« Jean-Christophe », *Times. Literary Supplément*, 29/X/1905) et à ceux de Paul Seippel dans le *Journal de Genève* (« Jean-Christophe. L'Aube », 2/VI/1905 ; « Le Matin. L'Adolescent », 20/X/1905).

*Et quand j'eus fini Jean-Christophe, il se trouva qu'au lieu d'avoir dit adieu à la vie, je m'étais allégé de ce qui pesait sur ma vie. Première impression de jeunesse et de liberté grisante : Colas Brugnon. (1913-4)*

*Se bien garder de deux erreurs, quand on juge Jean-Christophe :  
1° d'identifier ma pensée avec celle de mon (ou de mes) héros.  
Dichtung und Wahrheit sont tellement mêlés que personne ne peut (hors moi) les distinguer. Mais mon sujet n'est pas une autobiographie, ni le monde actuel vu par mes yeux. Il est le monde actuel vu par les yeux d'un héros de l'esprit, au cœur pur, – d'un Beethoven moderne. Obligé par sa qualité de musicien à le choisir Allemand, je me trouvais artistiquement lié à la nécessité psychologique, découlant de ce choix. Non seulement les actes et les propos personnels de Christophe, mais les considérations et les jugements intellectuels, exprimés dans l'ouvrage sous une forme impersonnelle, participent à l'atmosphère morale de mon héros. Il est parfaitement idiot de m'attribuer, comme n'a cessé de le faire un Souday<sup>29</sup>, toutes les idées, souvent paradoxales, de l'ouvrage. Là d'ailleurs n'est pas la question. On devrait juger l'œuvre en elle-même.*

*2° qu'on le fasse ou non, qu'on m'attribue ou non les idées de Jean-Christophe, – le premier devoir néanmoins est de ne pas les fragmenter, mais de les prendre dans leur suite, d'en chercher l'évolution, et le terme où elles arrivent. (Voir l'avertissement, qui se trouve, je crois, en tête du 4e vol<sup>30</sup>.) – Il est faux (volontairement ou non) de fixer ma pensée, ou celle de Christophe, à une de leurs étapes, comme l'ont fait mes ennemis, depuis 2 années, en m'opposant telles pages de Dans la Maison (à propos de la crise patriotique), voire même d'Aërt, vieux de vingt ans, en oubliant, de parti-pris, les chapitres formels de la Nouvelle Journée et les paroles testamentaires de Christophe.*

*Tout est mouvement, dans ce que j'écris. Il ne faut pas le fixer, au milieu de la marche. Il faut noter la direction de la marche, le rythme de la route.*

R.R.

Ce document ne réclame que peu d'explications. Notons toutefois que, à propos de l'enfance, l'on ne retrouve aucune évocation de souvenirs frappants : ni cloches, ni sapins... Rolland insiste sur le « rêve de création littéraire », soulignant son caractère immédiat : « tout de suite ». Sont présents aussi les grands-pères, « noircisseurs de papier », sans oublier la « vieille bibliothèque » ! Le point de départ est bien établi : la vocation impérative de l'écrivain.

À quoi s'ajoute aussitôt l'« instruction très cornélienne ». Le registre n'est pas le même que dans le premier document ; ce dernier n'évoquait nullement ce « Cornélianisme » vaincu par Shakespeare, combat que rappellera le premier essai, consacré à cet auteur<sup>31</sup>. Remarquons aussi que Rolland parle de ses parents d'une toute autre façon, présentant la double lignée : religieuse, du côté de la mère, gau-

loise, du côté du père ; on peut y voir le premier germe de la présentation que développera « L'arbre » en 1924. Notons enfin la grande discrétion relative au mariage et au divorce. L'indication est fort laconique. : « Diverses crises, intime (divorce), morale. » Le temps a passé. Rolland restera toujours très discret sur sa vie sentimentale ; seules certaines correspondances en témoignent.

Sur le reste du document, à la différence du précédent, il n'est guère nécessaire d'apporter beaucoup d'éclaircissements. Sauf à constater qu'il ne semble pas avoir été rédigé comme une rétrospective personnelle, mais plutôt comme une note destinée à un tiers, ainsi que paraît l'indiquer la parenthèse : « Lire les *Mémoires d'une idéaliste* », ouvrage de Malwida von Meysenbug, traduit de l'allemand en français et publié avec une préface de Gabriel Monod en 1900

29. Paul Souday (1869-1929), critique littéraire et essayiste, avait consacré plusieurs articles à *Jean-Christophe* : dans *L'Opinion* (18/IV/1908, 12/VI/1909, 23/IV/1910) et dans *Le Temps* (2/II et 13/XI/1912).

30. Il s'agit du « Dialogue de l'auteur avec son ombre » qui précède *La foire sur la place*.

31. Romain Rolland, *Compagnons de route*, nouvelle édition, Paris, Albin Michel, 1961, p. 58-68. Rolland livrera ces notes à Zweig pour qu'il en profite pour son futur livre : « Vous y trouverez [...] une sorte de petite confession intellectuelle qui vous fera entrer brièvement dans l'intimité de mes années d'enfance et d'adolescence. » (Romain Rolland – Stefan Zweig, *Correspondance (1910-1919)*, Paris, Albin Michel, 2014, p. 447.) On en retrouve l'écho dans les pages consacrées à « L'enfance » (Stefan Zweig, *Romain Rolland*, édition révisée et préfacée par Serge Niémetz, Paris, Belfond, 2000, p. 43-44).

(librairie Fischbacher), que Rolland a, quant à lui, déjà lu et relu. N'écrivait-il pas à cette vieille amie le 17 juillet 1901 : \*« J'ai relu dernièrement vos *Mémoires* » et le 23 décembre 1901 : \*« J'ai relu ces jours-ci quelques chapitres de vos *Mémoires*. »

Et l'on peut penser que ce document s'adressait à Pierre Jean Jouve, qui dans son ouvrage sur Romain Rolland en cite la fin<sup>32</sup>. Avant de le faire il donne la précision suivante : « Je possède une note de travail, de la main de Romain Rolland, qui se prononce contre l'usage abusif de son œuvre. » « Une note de travail » : s'agit-il seulement de la simple mise en garde relative aux erreurs concernant Jean-Christophe, que Rolland aurait recopié pour compléter un texte antérieur, ou de l'ensemble du document ? On serait bien tenté de croire que Jouve a eu sous les yeux le document entier, quand on lit le rapide résumé qu'il donne des années qui ont précédé 1914 :

*Romain Rolland a cinquante-quatre ans (il est né le 29 janvier 1866 à Clamecy, dans la Bourgogne nivernaise). Sévères crises pendant l'adolescence ; après luttes et batailles pour la formation de son esprit et la conquête de son âme ; travail dévorant, passions, voyages ; peines et drames intimes ; combat moral contre la veulerie d'un temps, œuvres énormes bâties dans la solitude, réclusions forcenées des années de travail [...]. Il y a alliance de deux natures, qui en tout autre que lui se combattraient. L'une, sévère et mystique, semble bien lui venir de sa mère, qui offrait une admirable figure de spiritualité chrétienne ; l'autre, avec les solides vertus du sang gaulois, les jovialités du peuple de Bourgogne, a sans doute été mise en lui par son père<sup>33</sup>.*

Et quand on lit encore ce qu'écrit Jouve dans le chapitre IX de son livre, quand il présente « l'évolution de la pensée » de Rolland avant 1914 et en retrace la courbe avec toute sa complexité.

#### Pour conclure

À comparer ces deux documents rédigés à quinze ans d'intervalle on voit à quel point le regard de Rolland change sur son passé. Il se colore chaque fois du moment présent. Entre les deux documents il a écrit *Jean-Christophe*, qui l'a délivré et libéré. Bien qu'il s'en défende parfois, la part autobiographique y est importante. L'étude de genèse du roman le montre abondamment<sup>34</sup>. Finalement l'homme le reconnaît bien : « Je m'étais allégé de ce qui pesait

sur ma vie. » Le voici devenu libre. Il le note dans son Journal dès octobre 1912 : « Enfin, je me retrouve maître de moi et de mon âme nouvelle<sup>35</sup>. »

Désormais il repart sur de nouvelles bases. *Colas Brugnon*, tel est encore le titre, en est la preuve. Mais Rolland reste toujours lié à ses souvenirs et sans cesse il y reviendra dans un ressassement du passé. Mais de nouvelles expériences viennent s'ajouter, qu'il consigne dans son Journal. Suivant leur intensité, elles marqueront sa sensibilité et transformeront encore l'homme, souvent déchiré dans les choix à prendre, comme en témoignent les derniers volumes de *L'Âme enchantée*. Conscience malheureuse, tiraillé et contradictoire, il tente de voir clair en lui-même. Et il ne sera pas avare de retours en arrière, pour s'expliquer aux autres et peut-être aussi à lui-même. Que l'on songe à son long « Adieu au passé » de 1931, au « Prologue » et au « Panorama » qui ouvrent *Quinze ans de combat* en 1935, au « Voyage autour de ma chambre » de 1936, au « Périple » de 1940, textes si différents des pages du *Voyage intérieur* écrites en 1924-1926. Puis ce sera, plus tard, en 1939, une récapitulation générale. Rolland relit son Journal et rédige ses *Mémoires*, y intégrant des extraits et parfois retouchant le texte ancien.

Et il fait des découvertes nouvelles, comme en témoigne curieusement ce passage d'une lettre à sa sœur du 16 novembre 1939 :

*\*Quand je relis (je viens de terminer) mes notes de journal, entre 1893 et 1902, je suis frappé (catastrophiquement) de l'incroyable force de foi (je dis : foi religieuse), qui me soulevait. – Cette force n'est plus. Elle a été brisée. Et je ne saurais plus dire, à quel moment précis, sous quel coup... Mais il semble que ce soit comme ç'a été pour Christophe « adolescent »... Seulement, moi, je suis un adolescent de 74 ans... Aurai-je encore le temps d'arriver à mon âge mûr ? Il le faudrait pourtant... Mais je n'y tiens pas, – à moins d'un bouleversement complet du passé (au moins depuis 1910 environ) d'une table rase, pour recommencer sur de nouveaux frais. Car je crois bien que je me suis trompé de chemin. »*

octobre 2015

**Bernard Duchatelet** est professeur émérite de l'université de Brest. Il est l'auteur de «Romain Rolland tel qu'en lui-même», Ed. Albin Michel, 2002. Il est président d'honneur de l'Association Romain Rolland.

32. Pierre Jean Jouve, *Romain Rolland vivant*, Paris, Ollendorff, 1920, p. 168-169.

33. *Id. ibid.*, p. 21 et 23.

34. Rolland le reconnaît lui-même : « J'en ai versé beaucoup [de mes souvenirs], tout le long de *Jean-Christophe*. » (*Le Voyage intérieur*, op. cit., p. 305.

35. De *Jean-Christophe* à *Colas Brugnon*, op. cit., p. 17.